

«La persévérance, la plus grande qualité d'un chercheur»

Claude Gauvreau

Voici le troisième et dernier volet de notre dossier sur la formation des étudiants des cycles supérieurs à la recherche : le témoignage d'une étudiante de doctorat en sciences.

C'est un véritable bourreau de travail. Elle peut passer des heures devant son ordinateur, sans se lasser, à vérifier une hypothèse ou à chercher une réponse à une question. Étudiante au doctorat en sciences biologiques sous la direction de Donna Mergler, Nadia Abdelouahab, 38 ans, est à la fois chimiste, toxicologue et biologiste.

«Après avoir reçu une formation de pharmacienne dans mon pays, l'Algérie, et obtenu une maîtrise en toxicologie clinique, j'ai séjourné deux ans en Belgique où, grâce à une bourse d'études, j'ai pu faire une deuxième maîtrise en toxicologie industrielle, tout en travaillant à titre d'assistante de recherche à l'Université catholique de Louvain», raconte Nadia.

Ayant de nouveau la bougeotte, elle atterrit au Québec en 2000 et prend contact avec Donna Mergler sous les conseils de l'un de ses professeurs. «Je connaissais Donna de réputation car elle avait écrit des articles sur un sujet qui m'intéressait, la neurotoxicité du manganèse. Elle m'a convaincue de m'inscrire à l'UQAM au programme de DESS en toxicologie de l'environnement et a accepté d'être ma directrice de thèse. Puis, elle m'a embauchée comme assistante de recherche au Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement (CINBIOSE) dans le cadre d'une étude sur les effets du mercure sur le système nerveux.»

Découvrir l'approche écosystémique

Le sujet de thèse de Nadia concerne

les effets combinés sur la santé humaine du mercure et de polluants organiques persistants à travers la consommation de poisson contaminé. Il s'inscrit à la fois dans les axes de recherche du CINBIOSE et de ceux du Réseau national de recherche sur le mercure (COMERN), auxquels elle est associée.

«Il existe une batterie de polluants qui s'accumulent dans la chair de certains poissons consommés par les pêcheurs et autres populations. Au COMERN, on cherche à savoir, notamment, dans quelle mesure de faibles concentrations de mercure peuvent produire un impact néfaste, à long terme, sur la santé des individus. Grâce à l'enseignement de Donna Mergler et d'autres chercheurs, j'ai découvert l'approche écosystémique qui consiste à aborder le sujet humain en relation avec son environnement et à intégrer tous les facteurs ayant un impact sur son état de santé physique et mental», explique Nadia.

Le fait de travailler au COMERN, qui étudie le phénomène de la pollution par le mercure dans sa dimension non seulement scientifique, mais aussi sociologique, économique, politique et humaine, a permis à Nadia de se familiariser avec l'interdisciplinarité. «Chaque année, le COMERN organise une semaine de rencontres au cours de laquelle tous les chercheurs partagent leurs résultats et perspectives de recherches. J'apprends donc à collaborer avec des chercheurs d'autres disciplines que la mienne et à être réceptive à différentes propositions et hypothèses de recherche. C'est la même chose au CINBIOSE où, à



Photo : Martin Brault

Nadia Abdelouahab, étudiante au doctorat en sciences biologiques.

chaque semaine, devant tous les membres, les assistants de recherche font le point sur l'état de leurs travaux.»

Aller au fond des choses

Pour gagner sa vie, outre ses revenus d'assistante de recherche et sa bourse du COMERN, Nadia peut compter sur un contrat d'auxiliaire d'enseignement dans un laboratoire du Département des sciences biologiques. Elle est là tous les jours, souvent dès 9h le matin jusqu'à tard le soir, parfois même le week-end. Elle y effectue ses recherches et encadre des étudiants du baccalauréat et de la maîtrise. Quand Louise Vandelac, la directrice du CINBIOSE, la croise, elle lui lance : «Tiens, voilà l'équipe de nuit qui s'amène !»

Nadia trouve aussi du temps pour suivre un séminaire de doctorat, un cours en gestion et administration de personnel de recherche, un autre de statistiques et un cours d'anglais à l'Université McGill... ouf !

Aux yeux de Nadia, la persévé-

rance est la plus grande qualité d'un chercheur et est synonyme de patience, de rigueur et d'amour de ce que l'on fait. «Comme le dit Donna Mergler, il faut aller au fond des choses et poser la question du pourquoi du pourquoi. Un de mes anciens professeurs en Belgique disait aussi qu'un résultat négatif en recherche demeurerait un résultat, que c'était préférable au fait de ne rien trouver et que ça ouvrait une porte sur de nouvelles hypothèses», souligne-t-elle.

Après ses études, Nadia aimerait demeurer à l'UQAM pour entreprendre une carrière de professeur-chercheur. Elle pourrait aussi travailler pour des organismes comme Santé et Environnement Canada, ou l'Institut national de santé publique, qui embauchent des diplômés du doctorat sur la base de contrats de recherche d'une durée d'un an ou deux. «Je ne me vois pas confinée à un bureau en train d'écrire toute la journée. Mais il n'y a pas de frontières dans ma tête.

Je suis prête à aller là où je pourrai contribuer à produire les connaissances. Pour être heureuse, j'ai besoin du contact humain et de me sentir utile.»

«Jusqu'à maintenant, conclut-elle, j'ai eu de la chance et Donna Mergler a beaucoup facilité mon intégration. J'ai trouvé une forme d'harmonie entre mes propres recherches et les échanges avec mes collègues. Je ne pourrais pas progresser en solo et j'ai besoin des avis et des conseils des autres.»

Mariée depuis mai dernier, Nadia attend impatiemment son amoureux qui, depuis l'Algérie, n'a cessé de l'encourager et doit la rejoindre sous peu. Peut-être alors décidera-t-elle de se ménager un peu de temps pour... eux ●